

# 5

## Touché par un sourire

---

Quand nous visitâmes la capitale somalienne en 1992, Mogadiscio était depuis longtemps l'épicentre d'une guerre civile. Plus d'une douzaine de clans étaient impliqués, tous luttant violemment pour leur survie. Dans les rues, les deux plus grandes factions rebelles se disputaient le contrôle de la ville. Ils s'arrachèrent ensuite le pays tout entier. Ce conflit eut pour conséquence la destruction de la production agricole, des circuits de distribution, du réseau de transport (par ailleurs primitif et inadapté), du système de communication et de l'organisation du service public. La guerre mit fin à l'exercice de la loi et du pouvoir gouvernemental au niveau national, régional et local. L'économie quasi inexistante manquait de banques stables, de commerces et d'industries; aucune monnaie nationale n'était désormais reconnue. Le pays était en plein effondrement social.

Les Occidentaux et les groupes internationaux qui travaillaient dans la Corne de l'Afrique depuis longtemps avaient quitté le pays avant la fin de l'année 1991.

Un afflux d'environ un million de réfugiés se déversa sur les frontières du Kenya, de l'Éthiopie, de Djibouti et vers le Yémen, de l'autre côté du golfe. (Quelques rares Somaliens chanceux trouvèrent le moyen de s'enfuir en Europe occidentale et en Amérique du Nord.) Ils rapportèrent des histoires incroyables d'horreur et de souffrance.

Après mon premier voyage au Somaliland et mon retour à Nairobi, Ruth et moi cherchions un moyen d'évaluer les besoins dans

d'autres parties de la Somalie. Il fallait s'y prendre de manière indirecte. Nous utilisâmes la même stratégie que pour Hargeisa. Nous parcourions Nairobi, à la recherche d'éventuels Somaliens. Nous les suivions dans les cafés ou les marchés, essayant d'engager la conversation et d'établir des contacts.

Petit à petit, nous écoutions leur histoire et essayions de les encourager et de les aider. Nous leur parlions de notre désir de venir au secours de leur peuple souffrant en Somalie. Certains de ces réfugiés nous firent suffisamment confiance pour nous donner les noms de parents que nous pourrions aider lors de notre retour dans leur pays.

Quelques Somaliens parlèrent de nous à des associations d'entraide occidentales et à des chrétiens européens et américains qui avaient dû quitter le pays. Ceux-ci travaillaient maintenant parmi l'importante communauté d'immigrants installée à Nairobi. D'autres venaient en aide aux centaines de milliers de Somaliens vivant dans les camps de réfugiés, le long de la frontière entre la Somalie et le Kenya et dans la région désertique du sud de l'Éthiopie.

Nos sources d'information les plus fiables nous mirent en garde : les hostilités se concentraient à présent autour de Mogadiscio où régnait la violence. Tant que la guerre civile ne serait pas terminée ou qu'elle ne se déplacerait pas vers une autre région, nous ne serions pas en sécurité sur place. Mais sans l'intervention de forces extérieures, il y avait peu de chances que cela arrive bientôt.

Malheureusement, jusque-là, la communauté internationale s'était très peu intéressée à ce qui se passait en Somalie. Finalement, le secrétaire général des Nations unies lança aux belligérants un appel au cessez-le-feu. Leur intervention pouvait laisser espérer un changement et une mise en place d'aide matérielle.

Quand nous apprîmes qu'un arrêt des hostilités temporaire avait été négocié, Ruth et moi entrevîmes la possibilité d'entrer dans le pays pour évaluer les besoins à Mogadiscio. Des Occidentaux, de retour de Somalie, nous rapportèrent que l'organisation pour laquelle ils avaient travaillé voulait rétablir une présence dans le pays. Ils estimaient toutefois qu'il était encore trop dangereux d'y retourner.

Personne ne savait alors combien de citoyens de Mogadiscio avaient été tués ou s'étaient enfuis pendant le conflit. De plus, à cause

de la sécheresse dévastatrice, les gens de la campagne affluaient en ville. Comme à Hargeisa, les habitants de la capitale n'avaient rien et manquaient de tout. La situation y semblait encore plus désespérée.

Malgré le cessez-le-feu négocié, les soldats continuaient à combattre, se disputant la ville. La plupart des jours et des nuits étaient ponctués de coups de feu; certains, au loin, pouvaient être ignorés mais d'autres étaient très proches.

Un jour, je demandai à un tireur pourquoi il se battait. Il me regarda à travers la fumée de sa cigarette : « Demain c'est vendredi. Nous ne nous battons pas. Nous allons prier à la mosquée. Aujourd'hui, c'est jeudi. Le jeudi, on se bat! »

Un jour ou deux après mon arrivée à Mogadiscio, plusieurs Somaliens se présentèrent à la porte du bâtiment des Nations unies où je logeais. On m'avait donné leur nom, en me conseillant de les chercher de façon discrète. Ils demandèrent à me parler. Je ne sus jamais comment ils avaient appris que j'étais là. Cependant ma longue expérience en Afrique m'avait appris la puissance extraordinaire du Saint-Esprit et l'efficacité du bouche à oreille.

Je leur transmis le bonjour de leurs amis et leur expliquai que des organismes m'avaient engagé pour enquêter sur les besoins humains les plus urgents de cette ville. Dans les jours qui suivirent, ces nouveaux amis se révélèrent une source inestimable de connaissances et de conseils. Ils confirmèrent les rapports que j'avais eus sur l'énormité de la crise touchant le pays : 90 % de la population n'avait pas de travail et 85 % mouraient de faim ou étaient sous-alimentés (plus de 300000 morts de faim au cours des six derniers mois).

Ces amis m'emmenèrent également faire un tour complet de la ville. Ils me montrèrent ce qui avait été autrefois les quartiers huppés avec leurs enceintes entourées de murailles et leurs portes gardées. Je découvris aussi les camps pathétiques où s'était installé le flot de réfugiés venant de la campagne. Le terme de « bidonville » n'était pas approprié, car ces refuges étaient éphémères. Les gens étaient blottis dans des abris de fortune faits de chiffons, de boîtes en carton ou autres matériaux servant à se protéger du soleil tropical. Comme à Hargeisa, je vis de nombreux bâtiments qui avaient été autrefois des

écoles, des hôpitaux ou des magasins. Ce qui en restait était tellement loin de la normalité que cela frisait la folie qui se manifestait partout.

Des mères décharnées grattaient la terre desséchée de leurs doigts osseux ou avec des morceaux de bois. Je n'arrivais pas à comprendre ce qu'elles faisaient jusqu'à ce que je comprenne qu'elles creusaient des tombes dans le sol dur et impitoyable. Celles-ci étaient juste assez profondes pour y déposer délicatement le corps de leur enfant qu'elles recouvraient ensuite de pierres.

Une ligne de combat se déplaçant constamment (la « ligne verte ») divisait la ville en territoires occupés par les partisans des deux « seigneurs de guerre » les plus puissants. Ces rivaux acharnés étaient autrefois « frères » et membres d'un même clan.

Ces scènes me rappelaient des histoires de l'Ancien Testament, de personnages ayant vécu bien avant la venue de Jésus et ne connaissant pas son message. Baal, Goliath et Nabuchodonosor se seraient sentis à l'aise dans ce monde. Jésus devait avoir ce genre de situation à l'esprit quand il s'adressa aux pharisiens dans le chapitre 12 de Matthieu : « *Un pays déchiré par la guerre civile est dévasté. Aucune ville, aucune famille divisée ne peut subsister.* »

Plus tard, conversant toujours avec les pharisiens, Jésus utilisa une autre image qui aurait pu être une prophétie concernant la Somalie. « *Lorsqu'un esprit mauvais est sorti de quelqu'un, il erre çà et là dans des lieux déserts, à la recherche d'un lieu de repos et il n'en trouve pas. Il se dit alors : Mieux vaut regagner la demeure que j'ai quittée. Il y retourne donc et la trouve vide, balayée, et mise en ordre. Alors il va chercher sept autres esprits encore plus méchants que lui et les ramène avec lui. Ils envahissent la demeure et s'y installent. Finalement, la condition de cet homme est pire qu'avant. C'est exactement ce qui arrivera à ces gens de notre temps qui sont mauvais* » (Matthieu 12.43-45).

Mes guides m'emmenèrent voir une propriété où tous les membres de la famille avaient été massacrés par les dirigeants qui s'en étaient emparé. Elle leur servait de base militaire et de résidence personnelle. Pour moi, elle représentait bien la situation à Mogadiscio. À l'intérieur, derrière un lourd portail gardé, le seigneur de la guerre et ses sbires produisaient leur propre électricité, regardaient la télévision par

satellite et mangeaient comme des rois. Cette image devait rester longtemps dans mon esprit comme illustrant la dépravation.

À l'extérieur, une foule de plusieurs centaines d'enfants désespérés, le ventre gonflé par la malnutrition, se serraient autour du mur. Ils attendaient avec anxiété un événement qui se produisait régulièrement. Quand un animal avait été tué pour le repas des dirigeants, sa carcasse était lancée par-dessus la muraille. Les enfants affamés se jetaient alors dessus, comme des sauterelles, arrachant des morceaux saignants puis se cachant pour les mâcher et calmer leur faim.

C'était affreux à regarder. Je devais revoir ma définition du « mal » et ma compréhension de la nature déchue de l'humanité.

Je criai au Seigneur : « *Dieu, où es-tu? Sais-tu ce qui se passe ici? Quelle sorte de Dieu permettrait de telles choses?* »

De retour à Nairobi, je racontai à Ruth ce que j'avais vu. Je fis aussi un rapport aux organismes qui m'avaient engagé ainsi qu'aux amis qui me soutenaient. J'écrivis des courriels et des lettres, donnai des interviews, publiai des articles appelant à une réaction immédiate. Des milliers de gens souffraient et mouraient chaque jour. Il fallait faire quelque chose **maintenant!**

Tout le monde était d'accord mais, aussi longtemps qu'il n'y aurait pas de moyen plus sûr d'entrer dans le pays, ils pensaient qu'il serait difficile de faire quoi que ce soit. Cependant, ils étaient bien contents que je reparte régulièrement en Somalie pour y apporter toute l'aide possible. J'y retournai donc, espérant trouver des projets qui pourraient être mis en place dès que la situation serait plus sûre.

Un de mes voyages m'amena à la ville d'Afgoye, à trente kilomètres à l'est de la capitale. Cette troisième visite confirma ce que je savais déjà : le pays tout entier était dans un état désespéré et nécessitait un soutien considérable pour se maintenir en vie. Une expérience inoubliable m'aida à saisir toute l'étendue de la situation.

J'avais entendu parler d'un hôpital construit par les Russes à Afgoye plusieurs dizaines d'années auparavant. Mais la guerre civile était passée par là. Une partie du toit avait disparu et des murs extérieurs avaient été endommagés pendant les combats. À l'intérieur, je trouvai une femme médecin somalienne d'âge mûr qui m'expliqua, dans un parfait anglais, qu'elle avait fait ses études de médecine en

Russie et travaillait depuis plusieurs années à Afgoye. Elle essayait de maintenir en vie des dizaines de jeunes blessés, certains sérieusement atteints lors des derniers combats; plusieurs enfants avaient des brûlures profondes. Elle travaillait sans électricité, sans eau courante et sans personnel qualifié.

Je passai la première partie de ma visite à lui servir d'assistant. Je devais physiquement maîtriser les malades pendant que le médecin remettait les os en place et recousait les plaies sans anesthésie. Tout en travaillant, je lui expliquai que je venais évaluer les besoins de l'hôpital et discuter avec elle de la façon dont les organismes d'entraide pourraient l'aider.

« Venez avec moi, me dit-elle, je vais vous montrer notre équipement! »

Les six « lits d'hôpitaux » dans la première pièce consistaient en des cadres métalliques munis de ressorts. À la vue d'un des malades, je fus horrifié. Un enfant, manifestement mourant de faim, était assis sans bouger, telle une statue décharnée, sur un tissu couvrant une partie des ressorts du lit. Il regardait fixement devant lui, indifférent à notre présence. Quand je fis remarquer au médecin qu'il semblait trop petit et trop faible pour rester assis seul, quelle ne fut pas ma stupeur quand elle répondit : « Cette petite fille a trois ans et elle pèse neuf kilos. »

Mon amour pour les enfants prit le dessus et, spontanément, je traversai la salle tandis que le docteur m'énumérait des produits dont l'hôpital avait besoin. Je m'approchai de la fillette toujours immobile, le regard fixé au loin, ne semblant pas me voir. J'avais l'impression que lever les yeux lui demanderait un effort insurmontable. Tout en continuant à écouter le médecin, je tendis la main et caressai doucement sa joue.

Quelle surprise alors de voir un sourire illuminer le petit visage. C'était tellement inattendu que je lançai un appel silencieux vers le ciel : « *Mais d'où vient donc ce sourire ?* » Je me retournai alors pour voir le docteur tristement secouer la tête. Elle pensait que j'étais ému par les conditions inhumaines dans lesquelles se trouvaient les malades de son hôpital.

Mais j'avais été touché par un sourire.